

**Soleil Barclay**  
**Voyage en terre inconnue**

Emmanuelle Jimenez

Volume 52, numéro 3 (291), avril 2011

Ruptures et filiations : dix années de Jamais Lu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64049ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jimenez, E. (2011). *Soleil Barclay : voyage en terre inconnue*. *Liberté*, 52(3), 23–30.

# ***SOLEIL BARCLAY***

## **Voyage en terre inconnue**

Elles sont debout, droites, fières, belles comme des reines venues de loin. Et leurs voix se font entendre :

**Kaïla** — *À son bébé.*

Un jour, je trouverai un village ici. Tu entendras la joie de vivre de ta mère. Et je pourrai te raconter ta naissance de la belle manière. Je dirai : tu es enfin arrivé et à peine le temps de voir ta splendeur, ton mystère, ta lumière, ta vie, juste une seconde, je te regarde et je tombe amoureuse de toi.

Et elles chantent, elles dansent, elles sourient. Et c'est comme un petit miracle, comme entendre des muets se mettre à parler. Et ça s'est passé au Festival du Jamais Lu le 1<sup>er</sup> mai 2010.

Ma rencontre avec le festival remonte au printemps 2003 alors que j'y présentais la pièce *Du vent entre les dents*. Ça avait été une occasion extraordinaire pour moi. La confiance qui m'a été donnée à ce moment-là continue de me porter encore aujourd'hui. Je profite

de cette page pour remercier abondamment Marcelle Dubois et David Lavoie. Je célèbre le dixième anniversaire du festival avec d'autant plus d'émotion que, comme membre de son conseil d'administration durant plusieurs années, j'ai suivi de près son évolution.

Cette évolution est remarquable à plusieurs égards. Notamment parce que tout en laissant résolument carte blanche aux auteurs, le festival s'oriente de plus en plus vers un « engagement dans la communauté » par l'intermédiaire d'un questionnement dynamique sur le rôle des artistes dans l'espace public. J'ajouterais que le festival est également un créateur de communautés puisqu'il est un événement rassembleur, un événement attachant aussi si j'ose dire... Cet engagement s'incarne tout d'abord dans des auteur(e)s à qui le Jamais Lu offre depuis dix ans une tribune libre pour faire entendre leurs textes et aussi l'enthousiasme de ses organisateur(trice)s... Il s'incarne aussi dans certains « projets spéciaux ». Ceux-ci sont une manière d'explorer des formes d'écriture inusitées, inhabituelles. Parfois ils sont aussi une manière d'alimenter la ligne éditoriale du festival en cours. Celui de 2010 tournait autour de la question : « Écrire : rencontrer ou confronter ? » Le projet spécial, lui, en était un de médiation culturelle.

Au Jamais Lu, nous cherchions depuis quelques années déjà une façon de rejoindre et de faire entendre des voix immigrantes. L'occasion s'est présentée grâce à deux organismes : les Petites-Mains, organisme de francisation et d'intégration au marché du travail des immigrantes, et la Maison Bleue, organisme qui vient en aide aux femmes enceintes ou récemment devenues mères vivant dans des conditions de grande vulnérabilité. Marcelle Dubois a écrit pour les Petites-Mains la pièce *Québec, je te mangerai un jour*. J'ai pour ma part écrit la pièce *Soleil Barclay* pour la Maison Bleue. Présentés l'un après l'autre le même après-midi, ces deux textes ont constitué la matière du « projet spécial 2010 ».

Marcelle et moi avons été plongées dans des contextes très particuliers où nous n'avons eu d'autre choix que de rencontrer, d'être confrontées et de confronter le public à des réalités méconnues, voire inconnues. Nous sommes en quelque sorte parties en éclaireuses : Allez là-bas, quelque part dans le monde, à la fois très proche et très loin, et rapportez-nous l'écho de ce monde, allumez le micro.

Avec *Québec, je te mangerai un jour*, Marcelle a apporté un éclairage à la fois cru et poétique sur la perception qu'ont les femmes immigrantes de leur société d'accueil et sur leur très difficile intégration

au marché de l'emploi. Son texte a été magnifiquement porté par une distribution d'actrices professionnelles. Cette pièce poursuit d'ailleurs sa vie en étant présentée en différents lieux, dont certaines Maisons de la culture.

De mon côté, je suis allée faire un tour dans la réalité de la Maison Bleue. Comme cet organisme est situé dans le très multiethnique quartier de Côte-des-Neiges à Montréal, une grande partie de sa clientèle est immigrante. Qui frappe à sa porte? Des femmes enceintes isolées, des mères monoparentales, toxicomanes, des travailleuses du sexe, des familles sous le choc de la migration, des femmes victimes de torture dans leur pays d'origine, des femmes devenues enceintes à la suite d'un viol, des femmes blessées, brisées.

### **Kaïla**

Je ne survivrai pas, je ne me remettrai pas de cet accouchement. C'en est fait de moi. Ce n'est pas pour ça que j'ai quitté mon pays et pourtant, c'est ce qui m'arrive, je suis en train d'accoucher aussi seule que si j'étais bannie de l'humanité... Je n'ai jamais été aussi seule de toute ma vie. Avec seulement une main professionnelle et un peu ennuyée pour tenir ma main pendant que mes forces m'abandonnent... Pourtant chez nous on raconte que quand la tête de ton bébé sort, tu te sens comme si tu étais rafraîchie... et tu te dis : je ne meurs plus... C'est maintenant que tu viens au monde, mon fils. Tu vas ouvrir les yeux pour rencontrer ta mère effondrée... Je vais manquer ce rendez-vous avec ta fraîcheur...

La Maison Bleue, où travaillent en équipe une infirmière, une sage-femme, une travailleuse sociale, une éducatrice et des médecins accoucheurs, s'est donné pour mission de soutenir ces femmes pour qui la maternité ne vient pas sans embûches. Toute l'action de la Maison Bleue est fondée sur l'idée que pour porter son enfant, la mère doit elle-même être portée. Portée par un réseau social, portée par une mère, une sœur, une belle-sœur, un mari, des ami(e)s, des voisins, des voisines, portée aussi par sa culture et par tout le sens que celle-ci donne aux événements grands et petits de la vie... Une équipe de chercheurs dirigée par un médecin de la Maison Bleue a voulu se pencher de manière créative sur cette notion de « portage ». C'est ainsi qu'ils ont fait appel à moi. Leur désir était d'explorer ce thème sous la forme d'une pièce de théâtre.

Comme auteur, je trouvais très stimulante l'idée d'écrire sur cette période qui couvre la grossesse, l'accouchement et les premiers temps avec le bébé. Ce moment où on se trouve sur une sorte de frontière entre le visible et l'invisible : un petit quelqu'un est en train de se fabriquer dans mon ventre, j'ai mal au cœur... tu n'étais pas là, et tout à coup tu es là, d'où tu viens, bébé? Et par là même, d'où vient chacun de nous? Et puis l'accouchement, ce moment d'une puissance extraordinaire où on est en train de donner la vie tout en ayant parfois le sentiment d'être en train de mourir... Tout ça dans un contexte difficile, dans des conditions pas gagnantes du tout, celles des femmes de la Maison Bleue... Bref, je trouvais l'idée passionnante. Mais je ne soupçonnais pas que l'aventure dans laquelle je m'engageais m'emmènerait aussi loin de ma zone de confort. J'ai traversé le désert, la jungle, les marais, les montagnes, les forêts, la mer ainsi que les bas-fonds de Côte-des-Neiges pour finalement accoucher avec toutes ces femmes de la pièce *Soleil Barclay*.

L'aventure a commencé par une série de discussions de groupe réunissant des femmes d'origines très diverses : Guinée, Cameroun, Rwanda, Nigéria, Maroc, Algérie, Mexique, Haïti, Inde, Pakistan, Sri Lanka, autour du thème général de « qu'est-ce que devenir mère quand on est loin de sa culture d'origine? ». Les discussions tournaient aussi autour de questions plus pointues sur le déroulement de leur(s) accouchement(s), sur les manières de faire d'ici comparées à celles de leur pays d'origine... J'ai assisté à ces rencontres et c'est là que j'ai puisé une partie du matériau de base qui me servirait à écrire la pièce. Après cette première étape, j'ai donné des ateliers une fois par semaine aux femmes qui s'étaient montrées intéressées par la production de la pièce elle-même. À partir de ce moment, pendant plusieurs mois, ç'a été la galère.

Plus souvent qu'à mon tour, je les ai attendues, espérées en vain dans le sous-sol glauque et froid de l'église voisine de la Maison Bleue. Parfois une seule venait. Parfois aucune. Parfois elles étaient six, dont trois arrivées avec une heure de retard. Leur réalité était et demeure toujours très prenante, et malgré leur intérêt pour le projet de théâtre, elles devaient souvent se consacrer à d'autres priorités : trouver un emploi, trouver à manger... Impossible de leur en vouloir. Un jour, l'une d'elles m'apprend qu'elle va peut-être être déportée « quelque part au printemps », mais qu'elle veut absolument continuer de venir aux ateliers et répétitions... Comment je fais, moi, pour

écrire une pièce pour des gens dont la présence au pays ne tient qu'à un fil ? Comment je fais pour organiser des répétitions quand je ne sais jamais qui viendra répéter ? Parfois, j'ai envie d'abandonner à moitié : de monter *Les Voisins*, tiens, une bonne comédie québécoise qui serait peut-être – qui sait ? – à la fois un formidable outil d'intégration et un excellent révélateur pour le projet de recherche, et qui me dispenserait de me creuser les méninges à essayer d'écrire cette impossible pièce où fiction et réalité sont embrouillées et dans laquelle je fais cheminer des personnages pour lesquels je ne sais pas s'il y aura des interprètes. Et puis, je me rends compte que ce sont souvent les exercices de relaxation qu'elles apprécient le plus. Dont elles ont le plus besoin... Misère. On est loin du théâtre.

Le défi était, pour le moins, de taille. Et j'ai dû, devant l'adversité, revoir mes objectifs. L'idée de départ était d'arriver, après la présentation au Jamais Lu, à une production où les femmes sauraient leur texte par cœur, auraient des costumes, joueraient dans un décor... Le beau rêve... Je me suis rendue à l'évidence que de présenter le texte en lecture serait déjà une victoire considérable.

Tout de même, peu à peu, les femmes se sont mises à être plus constantes dans leur présence. Au fil des semaines, une confiance s'est établie entre nous. Quand je leur ai présenté la première version du texte, toutes, à mon grand étonnement, voulaient jouer le personnage qui leur « ressemblait » le plus. Elles souhaitaient même que je raconte plus directement, en transposant moins, leur histoire. Elles se sont mises à me raconter leurs parcours. C'est ainsi que sont apparus d'autres éléments de base pour la pièce : un appartement avec rien dedans, vide, à part un matelas posé par terre et une femme, enceinte. Très loin de chez elle. Seule. Elle a fui son pays. Elle ne sait pas si son mari est encore en vie. Une autre femme enceinte, en sandales, sans statut au Canada, arrive à Montréal en pleine tempête de neige. Une autre est donnée en mariage forcé à un Africain émigré au Canada. Celui-ci la chasse de chez lui après avoir appris qu'elle était tombée enceinte d'un autre homme, l'amour de sa vie, avant de quitter son pays pour venir ici. Elle passe quelques nuits dans le métro et dans la rue. Une autre jeune femme, survivante du génocide au Rwanda, fait une fausse couche à cinq mois de grossesse.

OK. Ce sont de bons éléments dramatiques. Sauf que c'est vraiment arrivé aux personnes que j'ai devant moi. Pis j'ai vraiment de la misère à écrire quand j'ai les yeux pleins d'eau. Qu'est-ce que je

raconte ? Leur réalité à moitié transformée pour satisfaire ma propre pudeur ? Qu'est-ce que je fais de mon trouble ? En tout cas, prépare-toi parce que t'as encore rien vu.

Le fameux après-midi. La veille de l'atelier de cette semaine-là, la travailleuse sociale de la Maison Bleue m'appelle pour me prévenir que l'une des femmes, cette survivante du génocide au Rwanda, hésite à venir à l'atelier du lendemain parce que c'est le jour de l'anniversaire de la mort de presque toute sa famille. Elle craint d'avoir l'esprit ailleurs, d'être trop émotive, de pleurer et de « déranger » le groupe. C'est la première fois qu'elle vit ce tragique anniversaire au Québec. Je réponds à la travailleuse sociale que cette femme est la bienvenue, que je l'accueillerai à l'atelier telle qu'elle sera ce jour-là. L'intervenante me fait une demande spéciale : serait-il possible qu'on se recueille un moment autour d'elle au début de l'atelier ?

Le lendemain, le hasard fait que les femmes sont toutes présentes, et ce, presque à l'heure. Accompagnée de l'intervenante qui restera avec nous pour le début de la séance, la Rwandaise arrive, vêtue d'une très belle chemise mauve. Elle m'explique qu'au Rwanda, le mauve est la couleur du deuil. L'intervenante propose qu'on se place toutes en cercle. Elle explique le sens de ce moment. Puis, trop émue elle-même pour en dire plus, elle demande si quelqu'un d'autre pourrait prononcer une prière, quelle qu'elle soit, pour la jeune femme du Rwanda. Silence. Déjà beaucoup de larmes. Silence. Je me dis que je vais devoir dire quelque chose mais je me sens complètement inapte à prononcer quoi que ce soit d'inspirant. Puis l'inspiration vient de là où on ne l'attendait pas. N., une ex-travailleuse du sexe, qui affiche toujours une attitude *tough* dans le groupe, improvise une prière à faire ressusciter les morts. D'une générosité, d'une puissance et d'une fermeté extraordinaires.

Une fois ce moment passé, l'intervenante nous quitte, puis nous retournons tranquillement vers la table de travail où nous attend le texte de *Soleil Barclay*. Pour faire une transition plus en douceur, je leur propose de commencer par répéter une des chansons, une berceuse africaine. Mais la musique les replonge de plus belle dans l'émotion. Je suggère qu'on annule la répétition et qu'on essaie plutôt de traverser ce moment. Après quelques échanges, la jeune femme du Rwanda se libère de son fardeau : en plus d'avoir été témoin du meurtre de ses parents et de ses frères et sœurs, elle a aussi été violée ce jour-là et forcée à boire le sang d'un de ses frères.

Alors, je nous ai senties tomber dans un vide. Nous étions toutes en état de choc, horrifiées par ce que nous venions d'entendre. Plusieurs se sont remises à pleurer. J'avais clairement perdu le contrôle de la situation. J'étais sur le point d'appeler à l'aide auprès de la Maison Bleue lorsque j'ai vu sous mes propres yeux le « portage » se mettre à l'œuvre : une femme originaire du Maghreb a brisé le silence avec une prière du Coran pour protéger la famille de la jeune femme du Rwanda. Puis une autre femme, originaire de Guinée, s'est mise à raconter des histoires drôles (est-ce Dieu possible ?) à propos du génocide rwandais : entre autres l'histoire de cette femme qui cherchait frénétiquement son mari polygame. Celui-ci avait couché avec l'autre épouse la veille. Elle devait le retrouver pour qu'il lui donne son dû, qu'il lui fasse l'amour avant d'être éventuellement tué... C'est elle qui nous a sauvées cet après-midi-là. Des rires ont fusé à travers les larmes. Même la jeune femme du Rwanda nous a redonné son magnifique sourire. Elle n'avait pas été seule pour « porter » le poids de cette journée. Pour finir, l'une de nous a dit : « Bon, on fait le théâtre, maintenant ? »

**Iama** — *À son bébé.*

Nous avons survécu à une fin du monde et maintenant, je ne m'enfuis presque plus.

**Toutes**

Ta mère est dehors à Montréal. Elle attend l'autobus 165 Côte-des-Neiges. Il vous emmènera à l'immeuble Soleil Barclay.

**Iama**

Côte-des-Neiges, Soleil Barclay... Que des jolis noms. Et toi aussi, je te trouverai un joli nom.

**Toutes**

Un nom qui te protégera.

Quel que soit le résultat, tout ce chemin aurait valu la peine. Alors qu'est-ce que j'allais raconter au juste ? La réponse s'est imposée d'elle-même : je devais absolument enrober les choses, transposer les faits. Puisqu'il n'y avait aucune ou si peu de distance entre les personnages et les interprètes, je craignais qu'un récit trop collé sur la réalité ne



fragilise encore davantage ces femmes en les exposant de manière excessive. Ce « fameux après-midi » a été un moment marquant du processus de création. Qu'est-ce qui a transparu de tout ça à la lecture au Jamais Lu ? Au Jamais Lu, ces femmes étaient debout, chaque femme avait une autre femme debout à côté d'elle, au Jamais Lu, ces femmes étaient puissantes.

Avec *Soleil Barclay*, le festival est allé loin dans l'accomplissement de sa mission première qui est de donner une tribune aux voix émergentes. Il m'a permis, par mon écriture, d'être le support de voix encore plus émergentes que la mienne, des voix chuchotantes, celles de ces femmes immigrantes qu'on n'entend jamais au théâtre ni ailleurs, à part quand elles disent merci en prenant leur monnaie au supermarché, ou bien dans le cabinet du médecin ou dans le bureau de la travailleuse sociale. Ou bien quand elles crient en accouchant. En soi, c'était un événement. Une occasion extraordinaire pour ces femmes de s'approprier l'espace public, d'y prendre la parole, d'y raconter poétiquement leur histoire, d'être applaudies par leur société d'accueil, d'en faire partie...

Cette expérience m'a ouvert les yeux sur un autre aspect de la question de l'intégration des immigrants : le rôle de la mère, qui est une sorte « d'entremetteuse » entre son enfant et le monde. Au départ, c'est beaucoup à elle qu'incombe ce rôle de lui présenter le monde, de lui expliquer comment il fonctionne, quels en sont les rouages, les lois, de lui en montrer les beautés et les aspérités. Mais que peut-elle faire quand elle-même se sent perdue ? Quand elle-même est tourmentée, en choc culturel, quand elle-même est brisée en morceaux ? Quelle sorte de guide « touristique » peut-elle être pour son propre enfant dans ces conditions ? L'intégration, elle commence là, dans le lien entre les mères et leurs bébés, ces très très nouveaux arrivants.

Je ne sais pas si cette expérience et celle de Marcelle témoignent d'une volonté d'engagement social de la part des auteurs dramatiques contemporains. Mais peut-être que le monde crie, demande à être dit. Nous pouvons être des médiateurs.

Quelques jours avant le début du festival, une des mamans a dit en entrevue à une journaliste : « Le fait de faire quelque chose de beau avec ce que j'ai vécu, ça m'a réconciliée avec mon histoire. Ça m'a fait aimer mon histoire. »

Pour une fois, écrire a eu un sens très évident. J'ai fait de beaux rêves la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mai 2010.